

II La conscience psychologique

1) Du réflexe à la conscience

Différence entre le simple vivant et l'animal ? Si le vivant possède en lui-même son principe de conservation, de croissance et de reproduction, l'animal possède un principe ou une aptitude à la mobilité. Le principe de cette mobilité est le réflexe. Le réflexe est une réponse motrice involontaire. Il y a deux types de réflexes, le réflexe inné appelé l'instinct, et le réflexe conditionné que les psychologues appellent l'habitude.

La conscience s'oppose à l'instinct et à l'habitude. L'instinct est un mécanisme rigide, invariable régi par le programme génétique : le comportement instinctif est donc automatique, inné et inconscient. Il permet aux animaux de réagir immédiatement sans réfléchir, sans hésiter à des situations stéréotypées que le milieu leur propose. L'instinct est un modèle inné de comportement, un schéma de réaction qui se transmet héréditairement dans une espèce déterminée. C'est une tendance fixe et invariable.

Beaucoup d'animaux n'ont aucune conscience psychologique parce qu'à toutes les situations que le milieu leur propose, ils trouvent une réponse toute faite dans leurs réflexes innés ou dans les automatismes du dressage. Ce qu'il fait se fait en lui et mais sans lui. Il n'est pas conscient de son activité. Ce qu'il fait il le fait sans histoire, son activité n'est pas un problème pour lui. C'est pour cette raison que son activité semble si prodigieusement parfaite, spontanée, alors que l'homme tâtonne, s'y reprend à plusieurs fois. L'animal, lui, atteint toujours son but dès la première fois. Si l'instinct est infaillible, la conscience est maladroite, elle nous fait hésiter, elle installe le doute dans notre esprit. Il n'y a pas chez l'animal ce décalage, cet écart qui est propre à la conscience. Le comportement animal est parfaitement réglé, tout ce qu'il fait il le fait mieux que l'homme parce qu'il le fait instinctivement (sans le savoir):

Chez l'homme entre la situation donnée et le comportement qui suivra, il y a comme une "lacune" (un vertige, une hésitation, le vertige des possibles) - le temps d'une réflexion, d'un calcul - et cette lacune, **cette distance de soi à soi, c'est la conscience.** Prendre conscience c'est prendre du recul par rapport à nos actes, c'est du même coup nous apercevoir que nous pourrions agir autrement ou faire autre chose, c'est envisager plusieurs réponses possibles à un même problème. **Prendre conscience c'est se mettre à distance du soi et du monde.**

Il y a beaucoup de choses que nous faisons mécaniquement, d'une manière quasi-automatique, sans être attentif à tout le détail de nos actes. L'automobiliste débraye ou freine quand c'est nécessaire, en pensant à autre chose. Et si nous réussissons si bien ce que nous faisons tous les jours, les gestes quotidiens les plus banals c'est que nous n'y prêtons pas attention. L'inconscience est souvent un gage de réussite. Quand nous réfléchissons nous nous plantons, c'est l'échec. Nous sommes troublés. C'est l'histoire du mille pattes à qui on demandait comment il faisait pour marcher qui, pour donner une explication de ce phénomène, porta son attention sur sa conduite et s'emmêla les pieds, ne réussit plus à avancer. Le mécanisme de l'habitude permet d'adapter notre comportement aux exigences élémentaires de la vie, elle nous évite d'épeler tous les gestes élémentaires de notre vie quotidienne.

Mais quand survient une difficulté imprévue, un obstacle: par exemple quand nous ratons une marche d'escalier, ou quand ma voiture tombe en panne, quand la route est barrée- Aussitôt ma conscience, auparavant assoupie, s'éveille. **La conscience elle apparaît chaque fois que l'on se plante, chaque fois qu'il y a une difficulté. La conscience surgit lorsque l'activité spontanée, automatique rencontre l'échec.**

La conscience est la négation du mécanisme. Et la conscience est d'autant plus intense que la situation est périlleuse. **La conscience s'affirme lorsque nous ne pouvons nous laisser guidés par un mécanisme qui agit en nous et sans nous (à notre insu), mais que nous devons faire un choix.** Lorsque je ne peux plus agir automatiquement, et que je dois choisir entre plusieurs solutions possibles pour résoudre un problème, surmonter une difficulté. « **Conscience, écrit Bergson est synonyme de choix** ».

Dés lors l'homme dans la mesure où il est conscient, n'est plus simplement dans le monde, chose parmi les choses, vivant parmi les vivants. Il est au contraire devant le monde, ou au monde. **Le monde est ainsi mis à distance.** C'est parce que le monde est mis à distance, c'est parce que le monde, **l'environnement n'est pas seulement pour l'homme un ensemble de stimuli auxquels il répondra immédiatement par des actes appropriés, sans avoir besoin de le connaître en tant que tel,** comme monde ou comme milieu, **que l'homme peut le connaître, le comprendre, le juger ou le transformer.** En revanche l'animal est un sujet, une subjectivité, mais il n'est pas une subjectivité consciente, dans la mesure où son rapport au monde est un rapport immédiat, il réagit immédiatement à des stimuli. Il ne fait que réagir immédiatement aux sollicitations du milieu dans lequel il vit. **L'organisme animal est bien un sujet, mais c'est un sujet qui est incapable de se mettre à distance de lui-même pour transformer et modifier le monde.** L'animal est immergé dans le contenu de ses perceptions, guidé aveuglément par l'instinct, il est prisonnier du mécanisme biologique qui détermine sa sensibilité et sa mobilité.

L'homme apparaît quand l'appareil nerveux devient capable de multiplier les réponses, ajoutant à l'activité automatique l'activité volontaire (EC 252). **Dès lors qu'il y a plusieurs réponses motrices, il y a choix, indétermination, liberté de réaction et apparition de la conscience.** L'histoire du système nerveux dans le monde animal le révèle. **Plus on grimpe du côté des vertébrés supérieurs, plus il existe une variété de gammes comportementales vastes du fait qu'à l'action réflexe se surajoutent les fonctions du cerveau qui permettent « à l'ébranlement reçu de gagner à volonté tel ou tel mécanisme moteur de la moelle épinière et de choisir ainsi son effet »** (Bergson, *Matière et mémoire*).

La conscience est la vie en tant qu'elle n'est pas réduite totalement à la matière et qu'elle est grand porteuse de choix. Si la conscience en général « **correspond exactement à la puissance de choix dont l'être vivant dispose** », la conscience humaine va plus loin que les inventions produites par la conscience animale qui demeure prisonnière des « **habitudes de l'espèce** » (Bergson, *L'énergie créatrice*). La conscience animale peut briser un automatisme, elle ne parvient à s'en émanciper qu'en formant un nouvel automatisme. « Avec l'homme, la conscience brise la chaîne. Chez l'homme, et chez l'homme seulement elle se libère » (Ibid.). Le passage de la vie animale à la vie humaine est donc très exactement un passage du clos à l'ouvert. Bergson utilise ces termes à propos de la différence entre le cerveau humain et les autres cerveaux. il y a pour Bergson toute la « **distance du fermé à l'ouvert** ». Ainsi, dans *L'Évolution créatrice*, l'homme est par son cerveau et sa conscience, placé, dans l'histoire de la vie du côté de l'ouvert. C'est seulement avec l'homme que la conscience est parvenue à outrepasser la juridiction de la matière (Ibid.).

La conscience est donc la négation du mécanisme (mécanisme du réflexe). Et la conscience est d'autant plus intense que la situation est périlleuse. **La conscience s'affirme lorsque nous ne pouvons nous laisser guidés par un mécanisme (corps ou mémoire, par des mécanismes moteurs et physiologiques) qui agit en nous et sans nous (à notre insu), mais que nous devons faire un choix.** Lorsque je ne peux plus agir automatiquement, et que je dois

choisir entre plusieurs solutions possibles pour résoudre un problème, surmonter une difficulté. « Conscience, écrit Bergson est synonyme de choix ».

2) Le problème de l'union de l'âme et du corps

a) Quelle relation la conscience entretient-elle avec le cerveau ?

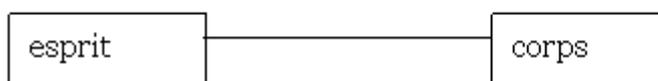
Quelle relation la conscience (substance inétendue/res cogitans) entretient avec le cerveau substance étendue=corps) ?. La conscience est objectivement inconnaissable, c'est qu'elle relève uniquement de l'expérience subjective et n'est donc accessible qu'à l'analyse personnelle (ni parler mais avoir conscience de parler, ni marcher mais avoir conscience de marcher...).

En effet le savant, le neurologue, la science moderne peut localiser dans le cerveau certaines de nos fonctions (perceptives, motrices, verbales...), notre capacité à reconnaître, les visages, ou certaines mémoires, les fonctions motrices, perceptives ou verbales. Mais il n'y a pas de place à proprement parler pour la conscience. C'est que la conscience (substance inéventendue) n'est pas assimilable au cerveau (substance étendue=corps). En termes scientifiques, la nature et le rôle de la conscience restent mystérieux. **Ni scanner, ni caméra à positons, ni aimant à résonance magnétique ne sont en mesure de prendre au piège de l'image ce pur état mental, cette propriété invisible qu'on appelle la conscience.**

Les chercheurs le reconnaissent : il n'existe pas encore à ce jour de théorie satisfaisante de cet état bien particulier qui donne à l'homme le sentiment aigu de sa singularité.

Nous avons deux éléments :

Pensée/conscience



Esprit = Pensée/conscience= res cogitans

Corps= matière = res extensa

Le cerveau est une partie du corps et peut être localisé dans l'édifice crânien.

Le réflexe ou l'instinct, mécanisme physiologique et Neurologiquement explicable appartient à l'ordre de la res extensa).

Le réflexe est une réponse organique élémentaire à une stimulation externe : réponse involontaire du système nerveux.

Le corps, c'est ce qui peut se toucher, ce qui subit des effets de l'extérieur, ce qui est donc matériel. **L'équation corps-matière nous vient spontanément à l'esprit.** Le corps est de la matière. Réduire l'homme à son corps, c'est le réduire à son

aspect matériel. Le corps c'est de la matière unifiée, organisée ; la matière qui a une structure particulière ; de la pure matière ça n'existe pas....

Le terme **esprit** désigne tous les phénomènes qualifiés de « mentaux » tels que perceptions, sentiments, émotions, volitions, conceptions et jugements ; phénomènes intentionnels et conscients.

Quand il s'agit de mettre en relation l'esprit et le corps, la *res cogitans* et la *res extensa* d'une manière ou d'une autre. Il y a plusieurs possibilités.

Ou bien on supprime l'esprit c'est la première solution :

1^e solution : Le monisme matérialiste. Cela donne en schéma :



Le corps produirait la conscience, comme le foie produit de la bile et l'organe de « sécrétion » en question serait alors le cerveau. Le bruit du moteur n'est pas nécessaire à son fonctionnement, il s'y ajoute (le préfixe *épi-*) le moteur fonctionnerait très bien sans le sous-produit que constitue le bruit. De même, **on dira que ce qui compte, ce qui fonctionne, ce sont les mécanismes biologiques des hormones, de la circulation, du métabolisme etc. et que la conscience n'entre pas en jeu comme cause. Le corps fonctionnerait très bien sans conscience, la conscience devenant un sous-produit du mécanisme du corps. On peut comprendre des fonctions corporelles sur lesquelles je n'exerce aucun contrôle, comme la respiration ou la digestion, mais comment comprendre les actions volontaires, et la conscience intentionnelle qui les accompagne nécessairement. Comment s'articulent états d'esprit et actions qui en découlent ?** Crick, à qui l'on doit la découverte de la structure en double hélice de l'ADN, est aussi matérialiste qu'Edelman : la vie mentale obéirait à la course folle des liaisons intersynaptiques. De la matière, un tas de neurones, certes différenciés, naîtrait cet état impalpable, comme insaisissable : la conscience. Crick est plus précis encore : il attribue à l'activation synchrone des neurones environ quarante fois par seconde (40 Hz) entre le thalamus et le cortex la « mise à feu » de cette propriété invisible. Comme deux molécules non liquides d'hydrogène et d'oxygène font de l'eau, l'empilement de milliards de neurones interconnectés permettrait à la conscience d'émerger, la somme des composants donnant autre chose que leurs qualités individuelles.

En d'autres termes, comment des « significations » (les motifs de mes actions) pourraient-elles se traduire en « causalité » (les mécanismes de mon action)? En bref, **l'individu est essentiellement une machine et accidentellement une conscience.** Cette explication est la plus courante aujourd'hui : **elle consiste à identifier les faits mentaux aux processus neuronaux qui la produisent. Cette réduction semble constituer le pré-supposé central des « neurosciences », du moins dans leur pratique.** Mais le problème n'est qu'inversé : comment pourrait-on concevoir comme inessentiels les décisions conscientes que je prends, les raisons qui me motivent, les valeurs que je choisis?

Quelles réactions chimiques pourraient décider à ma place? Comment comprendre l'articulation de l'esprit et du corps?

Un autre solution consisterait à supprimer le corps :

2^e solution : Enfin, il reste une solution qui consiste à prendre le contre-pied exact de la position du matérialisme vue plus haut, que l'on rattacherait donc au spiritualisme. Le spiritualisme consiste à voir dans la matière un épiphénomène de l'esprit, ou à regarder le corps comme une manifestation de l'esprit dans l'espace-temps-causalité. Cette position métaphysique est aussi présente dans les thèses de Berkeley, qui tendent à montrer que **l'esprit seul existe** et que **la notion de substance étendue est une pure abstraction**, tout ce que l'esprit est à même d'appréhender est sensible et spirituel. Ainsi, mon corps est appréhendé sensiblement, consciemment, et par suite, il est connu, dans et par l'esprit qui est la seule réalité que nous puissions appréhender. La position de Berkeley est phénoménologique, mais elle suppose aussi une théologie. L'esprit devient alors la seule réalité. Nous avons commencé par le monisme matérialiste, et ici, nous trouvons donc le monisme spiritualiste. La relation inverse de la première fait également problème (le monisme *spiritualiste*. Il consiste à voir dans la matière un épiphénomène de l'esprit, ou à regarder le corps comme une sorte de manifestation dans l'espace-temps-causalité de l'esprit qui devient alors la seule réalité qui soit. Nous avons commencé par le monisme matérialiste, et ici, nous trouvons donc le *monisme spiritualiste*). Mais **l'idée de processus mentaux immatériels serait une exception aux lois de la physique, qui ne conçoit de phénomènes réels qu'à partir d'échanges d'énergie, au cœur de la matière.**

Ou bien on envisage une relation entre ces deux réalités radicalement différentes, mais alors des difficultés difficilement surmontables apparaissent :

3^e solution : le dualisme : le dualisme est une doctrine qui soutient que **la réalité comporte non une, mais deux substances, à savoir l'esprit et la matière**. En conséquence, s'agissant du problème de la relation corps-esprit, il n'est pas possible de réduire l'un à l'autre. La conscience et le cerveau, ou l'Âme et corps (puisque le cerveau fait partie du corps) se présentent dès lors comme deux réalités hétérogènes, l'une relevant de l'expérience subjective et l'autre de l'analyse objective. Aussi Descartes les nomme substances. Des substances sont deux réalités que l'on peut concevoir clairement et distinctement l'une indépendamment de l'autre. Deux substances; ce ne sont pas deux parties d'un être, mais deux êtres distincts par leur essence, la pensée pour l'un, l'étendue pour l'autre. Ces deux substances ne peuvent être conçues clairement que si on les sépare, et elles sont réellement distinctes.

D'un côté la pensée ou la conscience qui ne peut être connue objectivement et de l'autre le corps qui est une chose étendue (il a une extension) et qui peut être connu objectivement (mesuré, divisé, analysé..). L'âme est substance pensante, le corps substance étendue, c'est-à-dire occupant un espace. Ces deux substances ne peuvent être conçues clairement que si on les sépare, et elles sont réellement distinctes.

La pensée ou res cogitans : l'esprit est entièrement indivisible. L'âme est **toute entière** en chacun de ses actes ou en chacune de ses opérations. L'essence de l'âme humaine c'est d'être une âme humaine, la même tout au long de sa durée. **L'esprit ou le moi est «une chose seule et entière», on ne peut y distinguer aucune partie ; au contraire, il n'y a pas une seule chose corporelle ou étendue qui ne puisse être aisément mise en pièces (divisée) par la pensée.**

Le corps ou res extensa : le corps est toujours divisible. Si je me représente quelque chose qui possède un corps, qu'il existe ou non, je dois nécessairement me représenter cette chose comme occupant un certain lieu, avec une certaine grandeur, c'est-à-dire comme une chose étendue, un certain nombre de parties. En effet toute chose corporelle est nécessairement étendue, par conséquent divisible en plusieurs parties, elle

occupe un certain lieu. Si l'esprit ou le moi est «une chose seule et entière », on ne peut y distinguer aucune partie ; au contraire, **il n'y a pas une seule chose corporelle ou étendue qui ne puisse être aisément mise en pièces (divisée) par la pensée. Un corps est une chose nécessairement étendue ; il peut donc être mesurée, elle a une grandeur. Les choses étendues doivent avoir une figure, une grandeur, sont situées quelque part et occupent donc un lieu dans l'espace.**

Le problème est que cette distinction radicale entre le corps comme chose étendue et la pensée comme substance pensante, rend inconcevable ou impensable la relation qui unit le corps à l'âme : **comment l'âme agit-elle sur le corps et réciproquement ?** L'analyse cartésienne (voir p. 332) conduit à un dualisme qui oppose ce qui peut occuper de l'espace (la matière, le corps) à ce qui ne peut pas être décrit comme spatial (la pensée, l'esprit). Descartes est bien conscient des difficultés de sa thèse puisqu'il est poussé, par l'examen du problème, à proposer une troisième « substance », aussi réelle que l'âme et le corps l'union de l'âme et du corps. La difficulté réside en ceci comment des processus immatériels, non spatiaux, pourraient-ils agir sur des réalités matérielles et spatiales?

Certes Descartes a conscience que l'esprit est uni au corps malgré l'hétérogénéité de leur nature (distinction ne veut pas dire séparation). Nous sommes non seulement notre esprit mais nous sommes aussi notre corps, et tous nos sentiments sont là pour nous rappeler qu'une atteinte à notre corps est toujours une atteinte à nous-mêmes. Nous ne sommes pas logés en lui « ainsi qu'un pilote en un navire », car nous ne faisons qu'un avec lui. **L'âme est bien unie au corps d'une certaine manière, puisque la pensée, par la volonté, agit sur le corps; mais cette union est plus intime qu'un simple «pilotage».** La métaphore du pilote dans le navire est intéressante. **Si mon esprit n'était qu'un pilote, qu'un guide pour mon corps, il ne lui serait pas lié de telle manière, par exemple, qu'il puisse souffrir avec lui, et par lui. Ainsi si j'étais comme un pilote « lorsque mon corps est blessé, je ne sentirais pas pour cela de la douleur, moi qui ne suis qu'une chose qui pense, mais j'apercevrais cette blessure par le seul entendement, comme un pilote aperçoit par la vue quelque chose qui se rompt dans son vaisseau; et lorsque mon corps a besoin de boire ou de manger, je connaîtrais simplement cela même, sans en être autrement averti par des sentiments confus de faim, de soif, de douleur, etc. ». Aussi lorsqu'un moustique ou une guêpe nous pique, ce n'est pas l'intellect qui nous l'apprend, sinon cela ne nous ferait pas mal.** Tous nos sentiments sont là pour nous rappeler qu'une atteinte à notre corps est toujours une atteinte à nous-mêmes. **L'union du corps et de l'âme c'est le sentiment qui la prouve: l'étendu et l'inétendu se confondent en nous. cela signifie qu'il n'y a pas seulement une relation de complémentarité entre le corps et l'esprit.. Union ne signifie pas seulement coexistence mais interaction. Le corps agit autant sur l'âme que l'âme sur le corps; si mon esprit n'était qu'un pilote, qu'un guide pour mon corps, il ne lui serait pas lié de telle manière, par exemple, qu'il puisse souffrir avec lui, et par lui: l'esprit et le corps interagissent.**

Mais la philosophie cartésienne est incapable d'expliquer la nature exacte de la relation entre ces deux réalités hétérogènes-mais intrinsèquement et réciproquement liées- reste bien mystérieuse. Nous concevons donc clairement que le corps et l'âme sont deux réalités distinctes, mais nous vivons leur unité comme une troisième substance simple qui définit l'homme vivant.

Descartes nous dit que le résultat du mélange ne peut être connu de moi qu'obscurément et confusément. D'un tel mélange, je ne saurais avoir aucune connaissance claire et distincte. **L'expérience de l'union de l'âme et du corps est irréductible par principe à la connaissance claire et distincte. Nous vivons cette union sans la comprendre.**

Une dernière solution consiste à envisager une relation indirecte entre ces deux réalités :

4^e solution le parallélisme :

On appelle *parallélisme* une doctrine qui soutient qu'il n'y a pas de relation réelle entre le corps et l'esprit, mais que chacun d'eux interagit sur lui-même dans une séquence parallèle à celle qui se déroule aussi dans l'autre, en développant une série qui lui est propre et qui correspond à la série d'évènement qui se produit dans l'autre. L'esprit et le corps n'entreraient jamais en contact et comment le pourraient-ils en vertu de leur hétérogénéité ? Il n'y a jamais de communication entre l'esprit et le corps, mais chacun d'eux suit une séquence parallèle. Le parallélisme de Leibniz repose sur la *théorie de l'harmonie préétablie* qui est une pièce essentielle de son système. **L'harmonie préétablie est un réglage originaire** : on connaît la métaphore célèbre **des horloges qui marquent toutes la même heure**, non pas parce que l'horloger ne cesse de courir de l'une à l'autre, mais parce qu'elles ont été réglées au départ: chacune fonctionne par son mécanisme interne, sans s'inquiéter de ce que peut indiquer l'autre, et pourtant elles s'accordent entre elles. **Les horloges ont été construites suivant des lois identiques et rigoureuses. Tout événement qui se produit dans l'ordre des processus matériels du corps-physique, se produit simultanément dans l'ordre des processus de l'esprit. Il y a donc correspondance entre les modes du corps et ceux de l'esprit, mais nulle action directe des uns sur les autres.** Dieu a tout réglé d'avance. Il n'intervient pas à chaque instant pour qu'à l'état d'une substance puisse correspondre l'état d'une autre.

Cette solution présente un avantage certain : **elle permet de se débarrasser des obscurités étrange de l'interaction de deux substances de nature différentes que sont le corps et l'esprit, d'en faire l'économie mais elle nous fait retomber dans des obscurités encore plus difficiles à supprimer** : comment expliquer cette harmonie préétablie ? Existe-t-il un « Grand Horloger » qui aurait fait correspondre les états du corps à ceux de l'esprit ? On aboutit inévitablement à des questions de nature théologique ou métaphysiques auxquelles il est difficile voire impossible de répondre.

2) Peut-on comparer le cerveau à une machine qui pense.

La thèse matérialiste se présente comme la seule manière d'expliquer objectivement la relation entre le corps et l'esprit mais, en contrepartie, elle réduit les faits mentaux à des processus neuronaux, à des réactions chimiques. Cette réduction des faits mentaux à des microcircuits électriques a conduit les neurosciences à identifier le cerveau humain à une « machine qui pense ». **Cette identification suppose que l'on évacue l'aspect subjectif des actes mentaux au profit de processus cérébraux et de mécanismes logiques.**

L'esprit ou la conscience pourrait ainsi exister indépendamment du cerveau ou du corps humain. On pourrait alors concevoir que le corps est lié de manière accidentelle et peut-être passagère à l'esprit ...

Il est vrai que **Descartes et Leibniz opposent étendue et pensée comme deux régions radicalement opposées et rejettent la machine du côté du mouvement mécanique de l'étendue** ; Ils opposent plus précisément **la démarche même de la pensée comme réflexion aux fonctions ordinairement attribuées au corps** et qui seraient à ses yeux explicables par les seuls mouvement mécaniques de l'étendue : comme le chien qui a soif, la soif est un signal biologique interne au fonctionnement de son corps, **il ne sait pas qu'il a soif, ne juge pas qu'il a soif.** Pourtant la mise au point de machines capables d'effectuer des calculs infiniment compliqués mais aussi de simuler les comportements humains a remis au goût du jour l'idée d'une machine à penser et permis d'envisager la possibilité de construire une conscience artificielle.

Pourtant la mise au point de machines capables d'effectuer des calculs infiniment compliqués mais aussi de simuler les comportements humains a remis au goût du jour l'idée d'une machine à penser et permis d'envisager la possibilité de construire une conscience artificielle. L'apparition des monstres de comput contemporains **semble remettre en question la distinction classique pensée/étendue.** Le débat fait rage pour savoir si la reproduction des fonctions de l'esprit à l'aide de programmes d'ordinateurs est plus qu'une simulation. Est-elle une véritable explication des fonctions de la pensée ou bien simplement un modèle artificiel qui peut approcher certains comportements humains qui reste qualitativement différent: un robot programmé pour écouter la messe, se mettre à genoux au bon moment, distribuer des aumônes aux pauvres et faire ses prières serait-il un bon chrétien ? On peut en douter : ne lui manque-t-il pas des pêchés a confesser ?

Ces « monstres de comput » nous proposent d'abord une définition totalement différent de la pensée : penser c'est calculer, et calculer se réduit à un semble d'opérations mécanisables en droit et effectuables par une machine. Un calcul est un protocole composé de règles d'inférences permettant de passer d'un état de la machine à l'autre (Cf Documents sur l'intelligence artificielle).

Différences entre la machine et l'esprit humain (voir synthèse Une machine peut-elle penser ?)

:

- **1^{ère} différence : Penser n'est pas simplement déployer un programme et suivre des règles, Si penser, c'est traiter des informations, alors l'esprit humain ne se distingue pas fondamentalement**

d'un ordinateur qui calcule. Cette réduction est celle-là même que prônait Turing. Partant d'une thèse fonctionnaliste selon laquelle la pensée doit être étudiée non pas relativement à son support mais selon ses fonctions, ses tâches (produire un leurre de discussion dans le cas du Test de Turing), celui-ci aboutissait à une identification du calcul et de la pensée. C'est **cette conception, dite «computationniste»** (de *computer*, ordinateur) qui est défendue par le philosophe de l'esprit Jerry Fodor. **La pensée est au cerveau ce que le logiciel informatique est à la machine:** un programme, une série d'instructions, traitées sous formes de symboles liés entre eux par des règles logiques (cf. *Le cerveau et la pensée*, p.23). Bref, il existerait — un peu à la manière de la grammaire générative de Chomsky — un «langage de la pensée», intermédiaire entre nos représentations conscientes et une base neuronale (dont le fonctionnalisme n'a que faire). La pensée serait donc une suite de calculs, d'opérations logico-mathématiques inconscientes, sur des symboles dans ce langage.

Penser n'est pas simplement déployer un programme et suivre des règles, c'est prendre l'initiative de les suivre et partiellement au moins les construire. Que cette initiative soit irréfléchie, peut être inconsciente, c'est possible, mais elle ne sera pas le fait d'un programme, quand bien même on pourrait se demander s'il s'agit bien d'une intention originaire ou intrinsèque.

L'erreur consiste à voir dans le calcul une réalité naturelle — et par conséquent à faire de l'ordinateur un objet absolument indépendant de l'humain. Or, si dans une calculatrice, les composants et l'énergie sont bien naturels, le programme, lui, est humain. «*L'informatique n'est pas une science de la nature mais de la conscience*» (ibid. p.1 84). **Le calcul (une syntaxe) est une propriété du cerveau humain, et non des systèmes électroniques. La syntaxe n'est jamais intrinsèque à la nature parce qu'une chose n'est un programme (une structure syntaxique) que relativement à une interprétation.** «*La question "Le cerveau est-il intrinsèquement un ordinateur?" est absurde car rien n'est intrinsèquement un ordinateur si ce n'est un être conscient qui fait des computations.*» (in *Le Débat*, n°109). Si bien que la théorie computationnelle, en voulant expliquer le moins connu (la pensée, la conscience) par le mieux connu (le calcul, l'ordinateur), ne fait en réalité qu'affirmer une pétition de principe.

- **2^e différence : L'ordinateur même le plus complexe ne comprend pas le sens de ce qu'il dit.**

D'abord un ordinateur exécute un programme (c'est le principe même de l'intelligence artificielle) mais ne pense pas. Si penser, c'est traiter des informations, alors l'esprit humain ne se distinguerait pas fondamentalement d'un ordinateur qui calcule. La pensée serait alors au cerveau ce que le logiciel informatique est à la machine, c'est-à-dire un programme, une série d'instructions, traité sous forme de symboles liés entre eux par des règles logiques. La pensée serait donc une suite de calculs, d'opération logico-mathématiques inconscientes, sur des symboles dans ce langage. Mais alors comment comprendre le sens ? **En effet, un programme informatique n'a pas de sens** — ou alors il n'a que le sens que lui ont mis les programmeurs. **Certes la machine parvient dans ses opérations à imiter la pensée humaine. Or imiter, simuler n'implique pas de reproduire le sens. C'est ce que tend à démontrer une expérience de pensée proposée par John R. Searle : la chambre chinoise. Je suis enfermé dans une chambre close et par une fente du mur, on me passe des questions écrites en chinois.** Je n'y comprends rien, mais j'ai un manuel de réponses toutes prêtes et des règles pour associer un idéogramme de question à

un idéogramme de réponse. **Il est probable que je donne des réponses sensées sans pour autant connaître un seul mot de chinois. Mais rien ne fait sens pour moi. Bref, j'imité la pensée en suivant des algorithmes mais je ne pense pas.** Un ordinateur peut en effet « parler » japonais, mais non « penser » japonais: **Descartes lui aussi oppose, pensée et langage**, et refuse la pensée au perroquet (il parle mais il ne pense pas, il ne peut combiner des mots selon des règles définies pour répondre au sens de tout ce qui peut se dire devant lui).

Turing faisait de l'interlocution le critère de la pensée de la machine; il n'avait pas tort, mais c'est justement cette véritable interlocution qui fait défaut : la machine ne s'adresse pas à un individu parce qu'elle ne distingue pas ses états internes de ses états externes: la machine qui lit les cartes de crédit dans une banque affiche un « Bonjour, Monsieur Robelin », même si c'est ma femme qui introduit la carte. Serait-elle capable d'identifier mon empreinte digitale ou ma pupille qu'elle ne s'adresserait pas à moi. Elle est incapable de s'adresser à l'autre en tant qu'autre. Entre l'émission d'un message et la compréhension du message, il y a un abîme qui est le lieu de la pensée.

- **3^e différence :** Autre différence essentielle et qui découle de la première, **la machine ne sait pas ce qu'elle fait.** L'ordinateur ne le sait pas pour la raison simple qu'il ne distingue pas ses états internes d'états externes correspondants. L'ordinateur peut à partir d'informations dresser des cartes de paysages de Bretagne, il peut les décrire, afficher "paysage de Bretagne", **il ne fait pas référence à la Bretagne, qu'il ne peut identifier.** Le pourrait-il d'ailleurs, qu'il ne pourrait distinguer ce qu'il y a sur son écran, de ce qui est hors de lui, c'est-à-dire distinguer les états internes et les états externes, même s'il était muni de capteurs pour "percevoir" les paysages. L'ordinateur ne pourra jamais viser intentionnellement ce qu'il décrit. **L'intentionnalité c'est le fait que la conscience est en relation avec l'extérieur et à conscience de cette relation. Il faut distinguer le calcul qui est une suite d'opérations logiques et la pensée qui est intentionnelle.** Au mieux donc l'ordinateur serait dans la situation du cerveau dans la cuve de Putnam qui pourrait tout penser et percevoir comme nous, sauf qu'il est un cerveau dans une cuve. Il imagine un cerveau détaché du reste de l'organisme, plongé dans un bain qui le nourrit et qui reçoit toutes sortes d'informations qui simulent la perception effective des choses. La question est simple: le cerveau peut-il distinguer cette sorte d'hallucination permanente d'avec l'expérience courante perceptive qui est la notre? La réponse de Putnam c'est que le cerveau pourrait tout penser, sauf qu'il est un cerveau dans une cuve. Donc il ne saurait séparer ses informations comme états internes des états externes du monde qui pour nous y correspondent. Le cerveau ne pourrait faire la différence entre image d'arbre et arbre réel. Il ne peut faire la différence entre l'idée qu'il est dans la cuve et le fait d'y être. Le cerveau immergé est dans la situation de l'ordinateur.

Mais du coup l'ordinateur n'est pas vraiment autoreferentiel. Il peut bien afficher "connexion modem inopérante" ou "recharger l'imprimante", quand il est en panne, il ne lit pas son état et ne lie pas son état avec le fait qu'*il* l'affiche. Il affiche en panne parce qu'*il* l'est, non parce qu'il sait qu'il l'est. Elle ne pourrait le savoir que si elle était capable de se mettre à distance de soi (définition de la conscience...). En quoi consisterait l'auto-referentialité de la machine si elle réfléchissait? A se citer, à mettre ce qu'elle fait entre guillemets. Ce serait marquer ses actes comme des citations de soi. La machine peut bien manipuler des symboles généraux, éventuellement modifier partiellement ses programmes face à un échec, elle ne les cite pas, n'en fait pas la métalangue. L'échiquier électronique va inférer sur les situations, appliquer bien sûr les règles, trancher entre deux exigences, temps contre pièce par exemple, il ne fait en même temps pas la théorie du jeu d'échec. S'il le fait, c'est par un programme supplémentaire spécial. Et les deux ne coïncident pas. Alors que la pensée humaine ne coupe pas langue et métalangue, théorie et meta-théorie. Le lien entre référentialité et autoréférentialité s'éclaire: cette dernière consiste à rapporter le processus de la pensée au locuteur.

C'est l'intentionnalité qui constitue la structure de la conscience, ce rapport à soi et cette capacité à distinguer ses états internes de ces états externes. Définition de l'intentionnalité : toute conscience est conscience de quelque chose (vise un objet) et elle en a conscience. Je sais que c'est moi ici et maintenant qui perçoit cette table ou ce bureau...j'ai conscience de les percevoir et je sais que ces choses que je perçois sont différentes de moi. L'intentionnalité suppose cette capacité constitutive de la conscience de se mettre à distance des choses et de soi-même.

Il n'est donc pas possible de réduire l'esprit à des processus mécaniques ou à des microcircuits électriques et considérer, comme le fait les neurosciences, le corps humain comme une simple enveloppe externe. La réduction des faits mentaux à des processus neuronaux, des a conduit les neurosciences à identifier le cerveau humain à une « machine qui pense ». Cette identification suppose que l'on évacue l'aspect subjectif des actes mentaux au profit de processus cérébraux et de mécanismes logiques. L'esprit ou la conscience pourrait ainsi exister indépendamment du cerveau ou du corps humain.

Or nous nous avons montré qu'il y a quelque chose d'irréductible dans la conscience : irréductible à une approche matérialiste qui tenterait d'expliquer objectivement l'origine et le fonctionnement de la pensée (comme si la pensée était localisée dans le cerveau) ; irréductible également à une approche spiritualiste qui tenterait d'étudier les faits mentaux et intentionnels indépendamment de leur relation au corps (comme si la conscience ou l'esprit pouvait exister sans le cerveau).